

Ciné-Bulles

Astre scintillant / *Le Soleil* d'Alexsandr Sokurov

Stéphane Defoy

Volume 24, numéro 2, printemps 2006

URI : id.erudit.org/iderudit/33619ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Defoy, S. (2006). *Astre scintillant / Le Soleil* d'Alexsandr Sokurov. *Ciné-Bulles*, 24(2), 26–27.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2006

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Astre scintillant

STÉPHANE DEFOY

Seulement une dizaine d'années ont été nécessaires afin que le cinéaste russe Alexandr Sokurov se hisse parmi les grands noms du cinéma contemporain. Bien que ces premiers essais datent de la fin des années 1970, ses œuvres ont pu être appréciées dans les nombreux festivals internationaux uniquement à partir des années 1990. Avant le démantèlement de l'ex-URSS, ses films se faufilaient hors de son pays au compte-gouttes puisqu'ils étaient jugés anti-soviétiques par le régime en place. C'est grâce à l'appui inconditionnel de l'illustre Andreï Tarkovski que Sokurov s'est acharné dans la composition d'un cinéma épuré, loin de toute considération commerciale et de toute ligne de parti politique.

Son film le plus connu demeure jusqu'à présent **L'Arche russe** puisque le long métrage qui recompose une partie de l'histoire de la Russie relève dans un premier temps d'un exploit purement technique, faisant en sorte d'attirer un grand nombre

de curieux. Tourné en totalité dans le célèbre musée de l'Ermitage de Saint-Pétersbourg, **L'Arche russe** est constitué d'un seul et unique plan sans coupure au montage. Ainsi, le réalisateur a eu recours à pas moins de 867 acteurs et figurants afin d'effectuer son incroyable mouvement de caméra d'une durée de 90 minutes.

En revanche, le plus bel héritage que lègue Sokurov aux cinéphiles est circonscrit à l'intérieur d'une admirable trilogie portant sur des chefs d'État qui ont marqué l'Histoire au fer rouge. En 1999, il s'attaque à Adolf Hitler. Alors que son armée commence à montrer des signes d'essoufflement, le führer se retranche avec sa femme Eva Braun et son haut commandement dans le Berchtesgaden, forteresse perchée au sommet des Alpes bavaroises. Ambiance vaporeuse où l'on croirait voir des fantômes ramper le long des murs, passages complètement surréalistes impliquant le dictateur et son épouse dans des moments d'intimité, **Moloch** s'avère un

objet de fascination qui hante les esprits d'une manière irréversible. À ce jour, il s'agit du film le plus déconcertant sur Adolf Hitler, car l'auteur s'approprie l'Histoire pour en soustraire une déroutante œuvre de fiction.

Deux années plus tard, **Taurus** nous propulse en 1924 pour nous faire découvrir Léonid Mosgovoï Lénine quelques jours avant sa mort. Seul et abandonné dans un manoir appartenant au Parti, le père du marxisme-léninisme assiste impuissant à l'accession au pouvoir d'un jeune et fougueux général : Joseph Staline. Fin d'une époque et début d'un nouveau règne qui sera ultérieurement marqué par les purges et la terreur, **Taurus** témoigne de ce passage qui modifiera le paysage politique de la Russie pour des décennies. Finalement, la trilogie prend fin avec **Le Soleil** qui situe son action en août 1945 alors que la bombe atomique a déjà dévasté les villes de Hiroshima et de Nagasaki. Luttant désespérément, l'armée japonaise refuse d'abdiquer, même si la victoire des Alliés est à portée de main. À l'abri dans une de ses suites, l'Empereur Hirohito, commandant suprême et divinité vivante, songe, contrairement aux traditions de son pays qui s'interdit l'abdication, à rendre les armes et ainsi épargner des milliers de vies. Le film de Sokurov s'attarde sur ce moment crucial qui verra l'Empire du Soleil levant s'avouer vaincu et confirmer, par le fait, même la victoire américaine.

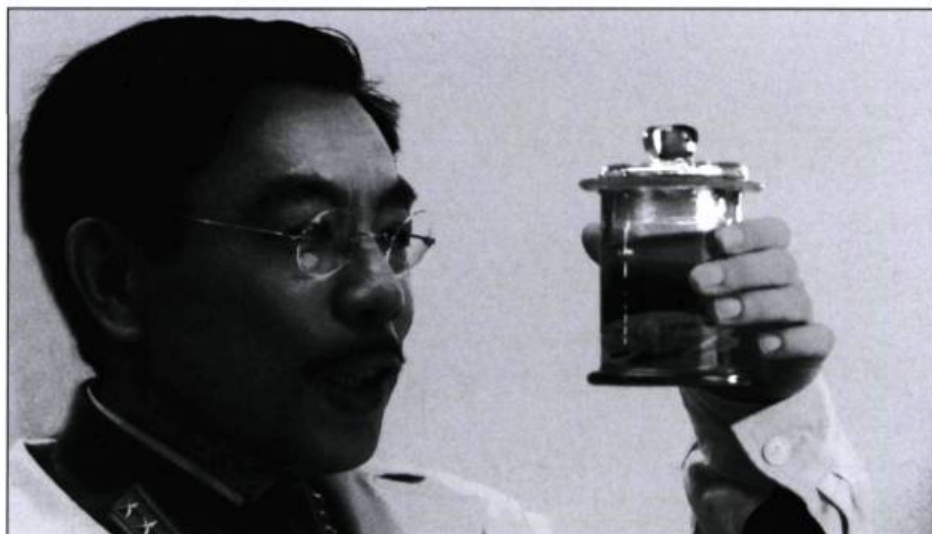
Par cette évocation, le cinéaste russe transgresse une interdiction japonaise de représenter sous quelque forme que ce soit le dernier empereur nippon. Toutefois, Sokurov brosse un respectueux portrait d'un être profondément humain, loin



Le Soleil d'Alexandr Sokurov - PHOTO : YEVGENIY TARAN

du statut divin que lui confère sa situation impériale. Par de longs plans magnétisants, il dépeint un homme peu enclin aux stratégies guerrières, préférant s'adonner à l'étude des sciences naturelles, à la poésie et aux discours scientifiques. Le réalisateur traite également de la fascination qu'exerce l'Occident sur l'Empereur qui, par exemple, collectionne soigneusement une série de photos de stars américaines de l'époque. Homme d'une grande culture et d'une sagesse exemplaire, Hirohito soupèse tous les aspects liés à la capitulation face à l'ennemi. C'est ainsi qu'il est appelé à entamer des pourparlers avec son vis-à-vis, rassemblés dans deux séquences qui, par la teneur des discussions, prennent par moments des dimensions plutôt hallucinantes. Au-delà de l'importance historique caractérisant la rencontre entre Hirohito et le général MacArthur, le cinéaste suggère avec perspicacité la confrontation idéologique provoquée par la tentative de rapprochement entre deux cultures diamétralement opposées. La nature orientale, réservée, humble et clairvoyante se frotte à une Amérique ambitieuse et insolente. Le peuple aux traditions millénaires fléchit devant l'impétueuse force de frappe occidentale. Comme c'était le cas avec **Moloch** (Hitler et Eva Braun) de même que pour **Taurus** (Lénine et Staline), le moment de grâce du dernier film de Sokurov réside dans la recomposition d'échanges, entre deux personnages significatifs, qui auront un impact majeur sur la suite des événements sur le plan historique. À cet instant, sa mise en scène fait figure de haute voltige et le caractère fictionnel de sa démarche (car il s'agit bien de fiction et non uniquement d'une reconstitution historique) atteint des niveaux insoupçonnés.

Comme dans les deux premiers volets de sa trilogie, Sokurov traite également du fardeau qui incombe à ces hommes de pouvoir qui ont marqué le 20^e siècle. Ils assument au quotidien une tâche considérable et sont surtout aux prises avec des décisions déchirantes qui changeront le cours de l'existence de la nation dont ils ont la charge. Dans **Le Soleil**, l'Empereur se résout, malgré l'opposition généralisée, à renoncer à son statut de dieu vivant pour



Issey Ogata dans **Le Soleil** – PHOTO : YEVGENIY TARAN

ainsi mettre fin aux hostilités et, par conséquent, éviter le massacre de son peuple. Il se décharge ainsi d'un poids énorme, lui qui vraisemblablement rêve d'une vie plus modeste et paisible. Plus que dans tout autre de ses films, le cinéaste russe montre à quel point la solitude et l'incompréhension sont attenantes à l'exercice du pouvoir. Faisant suite aux paroles de MacArthur insinuant qu'être une divinité permet assurément d'avoir sous la main plusieurs sujets qui obéissent aux doigts et à l'œil, Hirohito rétorque que des serviteurs à son service représentent une lourde responsabilité pour un chef de la nation s'astreignant sans cesse à être à la hauteur du statut qui lui est conféré. Un exemple parmi tant d'autres démontrant l'isolement dans lequel peut être confiné un être qui, par sa position unique, n'a pas droit à l'erreur.

Sur le plan technique, Sokurov s'avère tout aussi consciencieux que dans ses œuvres précédentes. Il manipule la lumière d'une façon admirable, bien que par moments ses images désaturées apparaissent trop pâles et perdent ainsi en profondeur. Le teint blafard obtenu par le jeu d'éclairage et la fumée ambiante dans les scènes extérieures (que l'on retrouvait aussi dans **Moloch**) assurent une dimension vaguement spectrale à sa démarche. De plus, la superbe trame sonore et musicale signée par Andreï Sigle s'infiltré en sourdine jusqu'à nos tympanes tout en parvenant à

accentuer le côté solennel des événements en cours et le climat de tension lié aux actions à entreprendre. Aussi, on ne peut passer sous silence l'interprétation magistrale d'Issey Ogata (il tient également le rôle principal dans le magnifique drame familial **Yi Yi** d'Edward Yang) qui, par ses mimiques buccales qu'il reprend chaque fois avant de proférer une parole, endosse un personnage insolite, un être candide et doué cherchant à mieux saisir la complexité de la vie de même que l'univers dans lequel il s'inscrit. Pour toutes ces raisons, **Le Soleil** est un astre scintillant s'abreuvant à une page d'histoire liée à la Seconde Guerre mondiale pour en extraire une œuvre captivante portant une attention particulière aux multiples facettes du septième art. C'est pourquoi nous reconnaissons chez Alexandr Sokurov le travail d'un esthète à la recherche de l'absolu. Son dernier film s'en rapproche sans jamais risquer de s'y brûler. ■

Le Soleil

35 mm / coul. / 110 min / 2005 / fict. /
Russie-Italie-France-Suisse

Réal. et image : Alexandr Sokurov
Scén. : Yuri Arakov
Mus. : Andreï Sigle
Mont. : Sergei Ivanov
Prod. : Nikola Film
Dist. : K Films Amérique
Int. : Issey Ogata, Robert Dawson, Shiro Sano,
Kaori Momoi